

Puis elle recommença et cria de plus belle. La fillette, seule le soir dans la misérable soupenette qui lui servait de chambre, se trouva alors la plus malheureuse des créatures.

Et rien au monde pour la consoler, la soutenir, l'encourager.

Pas un être qui s'intéressât à elle, qui l'aimât un peu.

Un pauvre chien perdu, quoi !... sans une affection, sans un asile, sans un ami.

—O maman !... murmurait-elle, pauvre maman, où êtes-vous ?

Et son cœur gros de larmes se gonflait à l'étouffer.

Mais si la blanchisseuse était violente, elle avait bon cœur, et comme elle passait une semaine à faire oublier ses colères de la semaine précédente, Clotilde qui était généreuse pardonnait et se consolait.

Quelques mois passèrent ainsi.

Cependant un jour, où elle était allée plus loin que d'habitude, l'enfant très sérieuse lui dit :

—Prenez garde, c'est trop fréquent, vos scènes ! L'autre s'emporta en une rage folle.

—Oh ! voyez-vous la princesse, cria-t-elle après ses gros mots. Et si ça me plaît que ce soit tous les jours comme ça, qu'est-ce que tu feras, pimbêche ?

Clotilde la regarda de ses prunelles bleues, d'ordinaire si pures et si limpides, maintenant dilatées d'indignation et de douleur.

—Je ne vous aimerai plus, dit-elle simplement. Ce seul mot fit rentrer la blanchisseuse en elle-même.

—C'est vrai, fit-elle, tout de même, que je suis une fière gueuse d'insulter un ange du bon Dieu comme toi, pauvre petite.

Et elle la couvrit de caresses, lui jurant qu'elle ne recommencerait plus.

Avant la fin du mois, elle criait de nouveau comme une possédée.

A quelques semaines de là, elle leva les mains sur la fillette.

Mais à ce geste, la physionomie mobile de l'orpheline revêtit l'expression d'une fierté et d'un mépris au-dessus de tout.

Elle recula de deux pas :

—Oh ! cela, fit-elle, non, par exemple !...

Puis en fixant la malheureuse :

—Je vous ai tout pardonné, dit-elle ; mais si jamais vous me touchez, rien, entendez-vous, rien ne me fera rester auprès de vous, et dans les vingt-quatre heures je vous quitterai.

—Tu n'en as pas le droit.

—Je le prendrai.

—J'irai porter plainte au couvent !

—Personne ne m'aime au couvent et personne ne peut me diriger.

—On mettra les gendarmes à ta poursuite.

Clotilde eut un beau geste tranquille.

—Je n'en ai pas peur, dit-elle.

—Ils t'arrêteront comme vagabonde et te mettront en prison.

—Non, parce que je travaillerai, et que je ne ferai jamais rien de mal.

Cette logique tranquille et raisonnable exaspéra de nouveau la blanchisseuse. Les insultes recommencèrent.

Clotilde ne répondit pas et reprit son ouvrage.

—Tu as haussé les épaules, cria la Normande tout-à-coup.

—Non, répondit la jeune fille, avec son beau regard franc.

—Tu mens ! fit l'autre de plus en plus violente.

Et avant que l'orpheline ait eu le temps de répondre, levant la main :

—Voilà pour t'apprendre la politesse, dit-elle en la frappant. Maintenant, va-t-en si tu veux.

—C'est ce que je vais faire, répondit la fillette.

Elle posa son fer, et sans ajouter un mot de plus, elle monta dans sa chambrette.

Son pauvre petit paquet n'était pas gros, elle le plia dans un vieux jupon, le mit dans un panier et tranquillement s'en alla.

L'autre assise sur une chaise, bougonnante et furieuse, ne croyait point que la fillette eût assez d'audace et d'énergie pour aller loin.

—Elle va passer la nuit à la belle étoile, se dit-elle, et demain matin, elle reviendra.

Elle se trompait, l'enfant ne revint pas.

Il faisait la plus belle nuit d'été tranquille et lumineuse que l'on puisse rêver. Au-dessus des arbres, agités d'une vie mystérieuse, la lune coupait de son fin croissant le ciel tout brillant d'étoiles. A peine, une légère brise passait-elle dans les hautes frondaisons de la forêt dont on apercevait de loin les massifs plus noirs fermant l'horizon.

Clotilde marcha longtemps, vaillante, pleine de courage et d'énergie.

—Où allait-elle ?

Elle ne le savait point.

Elle cherchait à fuir une vie trop malheureuse, surtout les mauvais traitements que sa nature très fière ne voulait pas accepter, c'était tout.

—Puisque personne ne m'aime, se disait-elle, que je travaille à un endroit ou à un autre, qu'est-ce que ça fait ?

Elle était forte, son panier au bras elle fit du chemin.

Mais à quinze ans, le sommeil est impérieux.

Vers deux heures, rompue et surtout sentant ses yeux se fermer malgré elle, Clotilde s'assit au revers d'un fossé, appuya sa tête au talus, et bientôt dans la campagne déserte, sous le grand œil de Dieu qui veille sur les oisillons trop tôt tombés du nid, elle ne tarda pas à s'endormir du sommeil des anges.

Une longue voiture de légumes, pliant sous le faix des carottes, des salades, des navets, des choux et des poireaux arrivant au petit trot d'un grand diable de cheval blanc, ne l'éveilla même pas.

Il ne faisait point encore jour, et le père et la mère Laurain de braves maraîchers qui portaient trois fois par semaine à Caen le produit de leur jardin, sommeillaient doucement, sachant bien que leur cheval connaissait la route aussi bien qu'eux.

Tout à coup la bête, presque aussi endormie que ses maîtres, et qui trottait par simple sentiment du devoir, eut un brusque écart.

Le père Laurain éveillé en sursaut, émergea de ses carottes et regarda sur la route.

—Qu'est-ce que c'est, not'homme ? demanda la maraîchère qui avait ouvert l'œil la première.

Les dents de l'homme claquaient.

—Je ne sais pas ! fit-il à moitié mort de peur. C'est quelque chose de quasiment pas naturel, qu'est là en travers par terre ; c'est tout blanc. César veut pas avancer.

Une sorcière, peut-être.

—Frotte une allumette et vas-y voir.

Le maraîcher essaya d'obéir à sa femme, mais comme ses mains tremblaient aussi fort que ses dents s'entrochoquaient, il lui fut impossible de venir à bout de sa besogne.

—Est-y donc lâche pour un homme, ce grand s'rin-là ! s'écria la mère Laurain. Donne la boîte pour voir ! J'y vas moi-même.

Il la lui laissa prendre en répétant tandis qu'elle sautait par terre :

—Prends bien garde, femme ! Si c'est une sorcière, y va te jeter un sort, pour sûr !

La maraîchère se contenta de hausser les épaules et approcha l'allumette du paquet plus clair que la route, qui excitait si fort la terreur de Laurain.

Une jeune fille dormait profondément, la jupe de sa robe relevée sur sa tête.

La femme alluma la lanterne de la charette puis revenant vers la fillette, délicatement elle écarta l'étoffe grossière.

Un adorable visage blond, blanc, rose, où la mousse d'or des cheveux retombait tout emmêlée, apparut aussitôt à la maraîchère.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda l'homme.

—Une p'tiote, jolie comme la Vierge.

—Que'que coureuse, p't'être.

—Bien sûr que non.

—Parles-y pour voir, un peu.

Clotilde au bruit des voix s'était éveillée.

Aussitôt, elle se releva, se secoua, et toute rougissante regarda ceux qui l'entouraient, fort étonnée de se voir ainsi seule sur une route.

Mais la mémoire lui revint vite.

Au loin l'aube blanchissait les confins de l'horizon, mettant une teinte plus claire dans les massifs de la forêt, sur le ruban blanc de la route, sur la couleur foncée des terres labourées, des prés et des herbages.

—Tiens, dit tout à coup la maraîchère, en v'là une surprise ! C'est la fille à la mère Madoine, la blanchisseuse ! Et qué que tu fais là ma p'tiote ?

—Je suis partie de chez elle, répondit simplement Clotilde.

—Pourquoi ?

—Je ne m'y convenais plus, fit discrètement l'enfant.

—Je gage qu'elle a encore bu, la rien du tout, et elle t'aura tapée.

La fillette se tut.

—Oh ! pour une ivrognesse, dit à son tour le maraîcher, c'est une ivrognesse. Tout le monde sait ça.

Clotilde ne parla pas davantage.

—Et méchante ! dit la mère Laurain, quand elle a bu c'est une gale.

—Non, dit la jeune fille, on se trompe. Elle est vive, mais elle a bon cœur au fond.

—Tiens ! veux-tu savoir : c'est toi qui l'as le cœur d'or, mon chérubin. Tu veux pas l'accuser c'te femme. C'est bien ça. Insiste pas, not'homme. C'te enfant a du sentiment. Pour lors, ouisque tu vas comme ça ?

—Droit devant moi, à Caen ou à Paris, chercher du travail.

—Quel travail ?

—Celui que je trouverai.

—Te placerais-tu servante ?

—Pourquoi pas, si les gens sont honorables ?

—Alors, monte dans la guimbarde, j'ai ton affaire. Je vas te l'expliquer en route. Le jour arrive, faut pas manquer la vente. T'es installée p'tiote, bien. Alors Laurain, tape César qu'y marche, le grand fainéant.

Laurain obéit, César plus difficilement ; mais la voiture tout de même avança.

Pendant que Clotilde était nichée au milieu des légumes et recouverte de la vieille limousine du père Laurain, afin de pas sentir le froid de l'aube, la maraîchère lui raconta qu'une vieille dame qu'elle connaissait demandait une petite bonne douce et honnête, qu'elle formerait s'il le fallait.

Elle lui recommanda de ne point dire qu'elle s'était enfuie pendant la nuit, ce qui ferait un mauvais effet, et elle lui assura que présentée par elle la fillette serait acceptée sur l'heure.

En effet, dans une petite maison retirée, un peu hors de la ville, la maraîchère conduisit Clotilde à une personne d'un certain âge, grande, rouge, haute en couleur, aux yeux clairs, petits et perçants.

Elle avait une grosse voix rude et parlait un jargon normand pas guère plus élégant que celui de la mère Laurain.

Mais tout cela n'eût rien été sans ses diables d'yeux trop clairs et qui ne paraissaient pas tendres, oh ! mais non !...

Malgré la mauvaise impression qu'ils produisirent à la fillette, celle-ci accepta tout de même d'entrer chez elle.

La place était de deux cents francs par an.

La famille se composait du mari, M. Lemandois, un cordonnier retiré des affaires, de la femme et d'un fils de vingt-trois ou quatre ans, l'idole de la maison, qui était à Londres, chez un commissionnaire en marchandises, où il apprenait à la fois la langue anglaise et le commerce.

La pauvre Clotilde s'aperçut bientôt qu'elle avait changé un cheval borgne pour un aveugle.

Si la mère Madoine était colère et brutale, elle avait bon cœur, tandis que Mme Lemandois était plus acariâtre, plus méchante, plus dure que la blanchisseuse, sans les retours de celle-ci.

Elle n'avait jamais eu qu'une seule domestique qui était restée à peine quelques mois chez elle, car il n'y avait pas longtemps que le mari et la femme avaient abandonné leur boutique. Cette servante l'avait volée.

Aussi, sous le prétexte que chat échaudé craint l'eau chaude, tous les deux ou trois jours, elle faisait vider l'armoire de Clotilde pour savoir si la petite n'avait pas quelque chose à elle.

Mme Lemandois ne se contentait même pas de cela.

—Les blanchisseuses, lui disait-elle, ont coutume de porter les affaires de leurs pratiques. Pour sûr que tu as du contracter cette habitude